

m'enrichir ! D'ailleurs, qu'ai-je besoin d'être riche puisque tu l'es, mon excellent cousin. Et, à propos de ça, j'allais t'écrire d'un moment à l'autre, afin de te prier de m'envoyer mon mois d'avance.

— Je te le donnerai aujourd'hui même.
— Fort bien, tu m'obligeras.
— Seulement une chose m'intrigue.
— Laquelle ?
— Comment se fait-il qu'heureux au jeu, tu aies besoin de ton mois d'avance.

— La vie à des mystères qu'il ne faut point sonder ! répondit le Dijonnais d'un ton sentencieux.

Tout en échangeant avec son prétendu cousin les répliques qui précèdent, Ovide faisait preuve d'un appétit formidale. C'est à peine, au contraire, si le millionnaire touchait aux plats placés devant lui. Soliveau s'en aperçut.

— Ah ! ça, mais, mon très bon, tu ne manges pas ! lui dit-il. Est-ce qu'il y aurait, par hasard, quelque nouveau "cheveu" dans ton existence ?

Paul Harmant jeta un coup d'œil sur la porte du cabinet, pour s'assurer qu'elle était bien close, puis, se penchant vers son convive, il lui dit à voix basse :

— J'ai grand'peur que cette fois nous ne soyons perdus sans ressources.

— Ah ! ça, qu'est-ce que tu me chantes là ? s'écria-t-il.

— Je te dis la vérité, répliqua l'industriel.

— On a découvert que nous avions un intérêt direct à la mort de Lucie ? demanda Soliveau d'une voix tremblante.

— Non.

— Quoi donc, alors ? Ne me fais pas ainsi languir ! explique-toi.

— Quatre mots suffiront : Jeanne est à Paris !

— Jeanne Fortier ?

— Oui.

— Ah ! diable !

— Et elle a retrouvé sa fille.

— Pas possible !

— Ça paraît impossible et cependant c'est vrai.

— N'as-tu point été abusé par quelque faux rapport ?

— Aucun rapport ne m'a été fait. Je me suis rencontré avec cette femme chez mon avocat Georges Darier ?

— Elle t'a reconnu ? balbutia Soliveau pris de frissons et devenant pâle.

— Heureusement non, mais sa seule présence à Paris constitue le plus grand de tous les dangers. Elle ne m'a pas reconnu hier ; il n'en faut rien conclure. La mauvaise chance peut la placer de nouveau sur ma route. Peut-être me reconnaîtra-t-elle alors, et tu vois d'ici quel scandale, quel effondrement.

Ovide se mit à rire.

— Ah ! ça, deviens-tu fou ? Lui demanda l'ex-Jacques Garaud, trouvant son hilarité incompréhensible dans un cas qui lui paraissait si grave.

— Oui, je ris, et bien malgré moi, de la facilité avec laquelle la venette te gagne. Mais, mon excellent bon, du moment que Jeanne Fortier, nez à nez avec toi, ne t'a point reconnu, tout péril est passé.

— Je te répète que, ne m'ayant point reconnu hier, elle peut me reconnaître demain.

— Bien sûr, si on n'y mettait ordre.

— As-tu donc un moyen de l'empêcher ?

— Parbleu ! et simple comme bonjour.

— Quel est ce moyen ? Rassure-moi vite, car je deviens fou !

— Parole d'honneur, tu me fais de la peine, mon pauvre vieux ! Le moral s'affaiblit positivement ! Allons, allons, ne t'emballe pas, et compte sur moi. Jeanne Fortier est à Paris, tu en es sûr puisque tu l'as vue. Elle a changé de nom, bien entendu ?

— Oui.

— Comment se fait-elle appeler ?

— Lise Perrin.

— Où demeure-t-elle ?

— Je l'ignore, mais on peut la trouver chez sa fille Lucie.

— Quai Bourbon, No 9 ? Ça me connaît. Elle ne vit pas de ses rentes, je suppose. Quel métier a-t-elle pris ?

— Celui de porteuze de pain.

— Ce qui la force à être du matin au soir par voies et par chemins. Eh bien ! elle a du toupet, par exemple, car son signalement est répandu de tous les côtés, et le premier agent venu peut la conduire au poste d'où on la réexpédierait franche de part à la centrale ! Eh bien ! mon très bon, ne tremble plus, demain, Jeanne Fortier ne te gênera plus.

— Que vas-tu faire ?

— Moi, rien du tout, mais toi !

— Moi ? répéta le millionnaire inquiet.

— Naturellement. Tu vas écrire de ta meilleure encre de Tolède à monsieur le procureur de la République que la nommée Jeanne Fortier, évadée de la prison de Clermont, se ballade à Paris sous le nom de Lise Perrin, et qu'on est certain de la trouver ou de trouver sa piste chez sa fille quai Bourbon, numéro 9. Tu seras libre de ne pas signer.

— C'est impossible ! répliqua l'ex-Jacques Garaud. Je n'écrirai point cela.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on ne manquerait pas de m'attribuer l'arrestation de Jeanne.

— Qui donc ?

— Georges Darier. Je voulais la faire arrêter chez lui ; mais il la protège, et il s'est interposé entre elle et moi.

— Ah ! ah ! Cet avocat du diable la protège ! La scène a dû être curieuse. Mets-moi au courant.

Paul Harmant raconta ce que nos lecteurs connaissent déjà. En l'écoutant, Ovide se grattait l'oreille d'un air vexé.

— Tu dois comprendre maintenant, poursuivit le millionnaire, que l'on ne peut opérer ainsi, sous peine de grave imprudence. Georges Darier, en apprenant l'arrestation de Jeanne, dont les journaux ne nianqueraient pas de donner la

nouvelle, devinerait à l'instant que j'en suis l'unique auteur. Déjà, sans doute, il a trouvé fort étrange ce que je voulais faire chez lui. Des soupçons naîtraient à coup sûr dans son esprit. Jeanne elle-même pourrait échapper aux recherches, car elle doit être sur ses gardes, et venir lui demander asile et protection. Lucie peut aller trouver Lucien Labroue, son ex-fiancé, l'accompagner chez l'avocat. Que sais-je ? Je vois trouble au milieu de tout cela ; mais je pressens le danger, et mon pressentiment ne me trahira pas. Il me semble qu'autour de moi et contre moi se forme une ligne de jour en jour et d'heure en heure plus menaçante. Lucien Labroue croit à l'innocence de Jeanne Fortier, il doute de la mort de Jacques Garaud. L'avocat Georges Darier, le neveu du prêtre chez qui Jeanne a été arrêtée, est du même avis. Le peintre Etienne Castel partage leur opinion. Pour eux tous, Jacques Garaud est vivant, et Jeanne Fortier subit la peine qu'il devrait subir.

— Je vous demande un peu de quoi se mêlent ces gens-là ? murmura Soliveau. Quelle déplorable indiscrétion !

Le faux Paul Harmant continua :

— Une étincelle au milieu de ces ténèbres, et le passé s'éclaircit ! Un mot imprudent et tout est perdu, tout s'écroule, et cela juste au moment où Lucien Labroue allait entrer dans ma famille, et se trouver par cela même réduit au silence, sous peine de recueillir pour lui-même une partie de la honte qui jaillirait sur moi ! Faire naufrage au port, c'est horrible ! cela m'affole !

— Voyons, voyons, du calme ! dit Ovide. Pourquoi jeter ainsi le manche après la cognée ? Rien n'est désespéré, mon très cher. Jeanne peut parler. Mais que dira-t-elle ? Qu'elle est innocente, pardieu ! Toujours la même rengaine ! Elle peut te reconnaître, d'accord, mais tu n'as point la langue dans ta poche et tu sauras répondre : " Cette femme extravagante ! Jacques Garaud est mort et bien mort. Je me nomme moi, Paul Harmant ! et je peux en donner la preuve. — Eh ! répliqua le millionnaire avec découragement, tu as bien découvert que Paul Harmant était mort à Genève. Pourquoi d'autres ne le découvriraient-ils pas ? Cette réflexion, absolument logique, ne pouvait se discuter. Ovide Soliveau ne répondit pas.

LXX

— Je te dis que le péril est immense ! poursuivait l'ex-Jacques Garaud ; il ne cessera de grandir encore, tant que Jeanne Fortier sera vivante !

— Tu veux donc qu'elle meurt ? demanda Soliveau d'une voix basse et sifflante, en se penchant vers son complice.

— Ce serait le salut.

— Réfléchis bien. Un crime ne peut-il avoir pour toi des conséquences plus graves encore que celles d'une dénonciation ? Si Georges Darier, si Lucie, savent que tu as menacé Jeanne Fortier, l'idée ne leur viendra-t-elle point de t'attribuer sa fin tragique ?

— Cette idée pourrait leur venir, en effet, après ce qui s'est passé, s'ils s'agissaient d'un meurtre.

— De quoi s'agit-il donc ?

— D'amener adroitement une mort accidentelle dont le hasard seul serait coupable.

— Ta-ra-ta-ta ! C'est bientôt dit ! La justice est très soupçonneuse ! C'est bigrement dangereux, tout ça !

— Alors, tu ne peux rien, tu ne veux rien tenter ?

— J'hésite. Aucun moyen ingénieux ne m'apparaît distinctement. Faire ce que tu demandes, c'est prendre un train de grande vitesse à destination de l'échafaud !

— C'est risquer beaucoup, je le sais, mais à n'importe quel prix il faut éviter la catastrophe qui me semble imminente. Songe que ta fortune est toujours attachée à la mienne. Ma ruine est ta ruine. Adieu tes rentes si je croule !

— Halte-là ! pas de bêtise ! La misère, à cette heure, me semble trop dure ! S'il fallait gagner ma vie, je me laisserais mourir de faim !

— Risque donc alors le tout pour le tout. Es-tu décidé ?

— C'est à voir. Tu n'as pas d'autres renseignements sur Jeanne Fortier que ceux que tu me donnes tout à l'heure ?

— Pas d'autres. Elle est porteuze de pain. Elle se fait appeler Lise Perrin ; elle a retrouvé sa fille, auprès de laquelle, sans aucun doute, elle habite. Je ne sais rien de plus.

— Pas même le nom de la boulangerie pour laquelle Jeanne travaille ?

Paul Harmant secoua la tête d'une façon négative.

— Allons, reprit Ovide, je suppléerai à l'insuffisance des indications.

— Tu vas agir.

— Il le faut bien.

— Surtout pas d'assassinat, ni couteau, ni revolver.

— Sois tranquille ! Un meurtre gentiment déguisé, un meurtre avec un faux nez qui lui donnera l'air d'un accident. Allons, cette fois encore, j'espère nous tirer de là. Quitte donc cette figure de l'autre monde et mets-toi à manger et à boire comme une personne naturelle.

Paul Harmant, pour témoigner de la liberté renaissante de son esprit, tendit son verre à Ovide, qui le remplit jusqu'au bord d'un vin de Bourgogne généreux.

— L'union fait la force, dit Ovide, mais l'argent est encore beaucoup plus fort que l'union ! As-tu des fonds sur toi, cousin ?

Paul Harmant tira son portefeuille ; il y prit des billets de banque et les remit à son complice qui les fit disparaître prestement, et demanda en sirotant un verre de chartreuse :

— Avons-nous encore quelque chose de tout à fait particulier à nous dire ?

— Non.

— Dans ce cas, inutile de retourner chez moi, ainsi que tu en avais exprimé l'intention au moment de notre rencontre. Règle l'addition et fais-y ajouter cette boîte de cigares que tu m'offres, ou plutôt que je m'offre à tes frais. Ils sont parfaits ! Jolie marque, ces Morals ! Je rentre. J'ai besoin de combiner un plan.

Le misérable besogneux serra la main de son complice millionnaire et se retira. Ainsi qu'on vient de le voir, Ovide Soliveau se décidait à donner à plein collier dans les idées de Jacques Garaud. Aussitôt rentré chez lui, il se déshabilla et se mit au lit, non pour dormir, mais pour réfléchir.

— Pas d'assassinat, disait-il, je suis de cet avis, mais il est plus difficile de préparer et d'amener à bien un accident suffisamment vraisemblable, que d'enfoncer un couteau entre les deux épaules. Il faut, en outre, que les circonstances s'y prêtent. Si malin que je sois, et je crois l'être, j'ai agi avec une déplorable maladresse dans l'affaire de Lucie, puisque j'ai laissé cette grue d'Amanda me soupçonner. Il s'agit de montrer aujourd'hui plus de tact et plus de prudence, et surtout d'agir vite, le " péril en la demeure " pouvant se déclarer d'un moment à l'autre. Avant toutes choses, il faut connaître le gîte de la porteuze de pain. Cela, dès demain matin, j'espère le savoir. Ensuite nous verrons. Heureusement j'ai plus d'un tour dans mon sac, et pour me faire une tête je ne crains personne.

Ces réflexions et d'autres du même genre tinrent Ovide Soliveau éveillé pendant une bonne partie de la nuit. A trois heures du matin il sauta en bas de son lit, alluma une bougie, fouilla dans une malle de laquelle il tira un vêtement, usé fané, panné, qui se composait d'un pantalon de velours à côtes, d'un gilet déchiré et d'une vieille vareuse rapiécée. Il revêtit ces loques, endossa pardessus une mauvaise blouse dont il retroussa jusqu'aux coudes les manches effilochées, se mit du rouge brique sur les joues et du bison autour des paupières, se coiffa d'une casquette plate, mit sous son bras un sac de toile, prit une petite canne flexible, en coupa la tête dans laquelle il enfonça fort adroitement un clou à crochet, pour la transformer en l'outil classique à l'usage des chiffonniers ; puis, ainsi déguisé, il sortit de sa demeure et se dirigea vers le centre de Paris. Tout en marchant il se disait :

— Les porteuzes de pain, ça se met de bonne heure au travail : il faut prendre Jeanne Fortier au saut du lit. Je ne la connais pas, mais le costume me guidera.

Il gagna l'île Saint-Louis, et, faisant mine de fouiller les tas d'ordures avec la pointe de son crochet improvisé, il surveilla la maison du quai Bourbon portant le numéro 9. Jeanne Fortier, maman Lison, malgré les préoccupations graves qui l'obsédaient, n'oubliait point son service et s'en acquittait avec une exemplaire régularité. A cinq heures et demie elle devait aller à la boutique de son patron, vérifier les commandes de la veille, apprêter ses " tailles " et ses paniers, et pendant qu'on les chargeait elle se rendait avec les porteuzes de sa maison et celles des environs au " Rendez-vous des boulangers, " où les unes prenaient une tasse de café au lait, les autres un verre de vin blanc. Pour arriver à cinq heures et demie à la boulangerie Lebreton, Jeanne était obligée de quitter le quai Bourbon vers cinq heures ; aussi se levait-elle à quatre heures, afin de mettre vivement un peu d'ordre dans sa chambre, de passer son large tablier et de partir.

Cinq heures sonnaient. La porte du numéro 9 s'ouvrit et la veuve de Pierre Fortier sortit de la maison. Ovide fouillait en ce moment un tas d'immondices précisément en face, et pour jouer au naturel le personnage de chiffonnier, entassait dans son sac force morceaux de papier et débris d'étoffe. En attendant la porte se referma, il leva la tête. Le jour commençait seulement à poindre. Cependant, il reconnut du premier coup d'œil le tablier traditionnel des porteuzes de pain de Paris.

— Ce doit être elle, se dit-il ; allons, je ne rentrerai pas bredouille.

Jeanne, plongée dans ses réflexions, marchait d'un bon pas, mais sans trop se hâter. Ovide la suivit, tout en inspectant les tas d'ordures placés sur son chemin. La porteuze de pain ne pouvait supposer que le chiffonnier qu'elle avait vu en sortant, mais sans le regarder, la filait. Ovide, pour éviter tout soupçon, ralentissait par instants son allure, seulement il avait grand soin de ne jamais perdre de vue son " gibier. "

Jeanne arrivait à la maison Lebreton juste au moment où Ovide tournait le coin de la rue Dauphine et du quai des Augustins. Vingt-cinq pas tout au plus les séparaient l'un de l'autre. La boutique n'étant point encore ouverte, Jeanne entra dans une allée sombre et disparut.

— Voilà, se dit Soliveau, la boulangerie pour laquelle elle porte le pain. Mais cette porteuze est-elle bien la femme qui me préoccupe ! Le contraire m'étonnerait bigrement ! Il faudrait un hasard singulièrement improbable pour qu'une porteuze de pain qui ne fût pas Jeanne Fortier habitât justement la maison de Lucie !

Ovide s'engagea dans la rue Dauphine jusqu'en face de la boutique de Lebreton. Il s'occupa à ramasser des papiers aux alentours, tout en fouillant du regard l'allée par laquelle venait de disparaître Jeanne.

En ce moment la porte de la boulangerie s'ouvrit, et Jeanne venait aider la servante à enlever et à rentrer les volets. Deux porteuzes de pain parurent en même temps, sortant de l'arrière-boutique. L'une était une jeune fille de vingt-deux ans environ, l'autre une femme de trente.

— M'ame Perrin, dit la jeune fille à Jeanne, nous allons à " rendez-vous des boulangers : " C'est notre " tournée " ce matin.

— Allez, mon enfant, répondit Jeanne. Je vous suis.

Ovide avait entendu.

— M'ame Perrin, c'est bien elle, murmura-t-il. C'est elle positivement. Elle va au " Rendez-vous des boulangers. "

Il faut savoir où se trouve la maison. Ça peut servir.

Et au lieu d'attendre Jeanne Fortier, Ovide suivit les deux femmes. En un tour de main Ovide enleva sa blouse qu'il fourra dans son sac, il enfonça sa casquette encore plus sur ses yeux, puis laissant sac et crochet dans une allée, il pénétra chez le marchand de vins à son tour. Ovide se fit servir sur le comptoir un verre de vin blanc qu'il but debout. Jeanne arriva et passa derrière lui pour pénétrer dans la grande salle. Dès qu'elle parut elle fut entourée.